Vous parlez d'un blâme infligé, d'une flétrissure infligée à une manifestation ! C'est là, dites-vous, une flétrissure infligée à une manifestation et non à des individus. De quel droit prétendez-vous séparer les personnes des faits, et de quel droit prétendez-vous éviter la flétrissure que vous voulez infliger à vos adversaires politiques ? Ces flétrissures, vous n'avez pu les éviter, et on a vu tout à l'heure l'accusateur devenir accusé. (Réclamations au centre.—Bruit.—A gauche : Oui ! oui !)

L'honorable M. Berryer vous a dit tout à l'heure qu'il croyait, même après votre flétrissure, pouvoir rester dans la chambre ; mais s'il se rencontrait une conscience plus timide, si un député quittait la chambre, nous en serions tous complices.

Si vous voulez combattre la Restauration, c'est en aimant mieux qu'elle la liberté, c'est en faisant mieux qu'elle qu'il faut la combattre [Très bien à gauche.]

M. Guizot. L'honorable préopinant parle d'accusateurs et d'accusés, il n'y a rien de semblable : il s'agit d'un blâme, d'une flétrissure, il ne s'agit pas d'autre chose. Comment ! des hommes pour tout aller témoigner leurs sentiments en faveur d'une cause, et il ne sera pas permis aux pouvoirs d'exprimer son blâme. [La voix de M. Guizot est complètement voilée.] Comment ! il ne sera pas possible de juger ce qui s'est fait à Londres... [Bruit.]

Je ne puis assez m'étonner de ce que j'entends. Est-ce qu'il n'y a plus dans la société que des tribunaux et des procès ? est-ce que nous ne jugeons pas tous les jours ? est-ce que tous les jours nous ne portons pas notre jugement les uns sur les autres ? Tous les jours vous dites au ministère votre sentiment, et il ne serait pas possible à cette Chambre d'en faire autant ? Mais c'est nous ôter notre prérogative de tous les jours ; il y a autre chose dans la société que des lois et des tribunaux... Il y a un blâme... Il y a une flétrissure infligée à certains actes, voilà ce qu'il y a, et si vous vous condamnez à rester muets devant de pareilles scènes, tenez pour certain que vous serez mutilés vous-mêmes. [Au centre : Bravo ! bravo !] Dans l'intérêt de votre grandeur, de vos droits, de votre puissance, je vous adjure de voter le paragraphe en délibération. [Aux voix, aux voix.]

M. le président consulte la Chambre pour savoir si elle veut fermer la discussion générale.

La chambre ferme la discussion générale.

A gauche. A demain !

Au centre. Non ! non !

M. le président. On demande le renvoi à demain : que ceux qui sont d'avis de renvoyer à demain veuillent bien se lever.

Après quelques mots de M. Courtoy, la discussion est renvoyée à demain.

La séance est levée à six heures moins un quart.

BRIGITTE.

SUITE.

Joseph prit sur lui de faire poser sa malle dans le vestibule et de renvoyer le porteur. La servante revint et lui dit :

— M. Michel est au jardin ; si vous voulez aller le trouver...

Elle lui montra un corridor encombré de balles et de tonneaux, au fond duquel il vit briller le soleil à travers la verdure.

Il avisa de loin un gros homme qui fumait et qui vint à lui. L'embarras de Joseph redoubla ; cet homme court et trapu, qui avait d'énormes favoris, ne fit rien pour l'en tirer. Joseph enfin lui dit en l'abordant :

— Vous êtes le fils de madame Lagache ?... Je suis votre cousin... Joseph Quesnel... de Paris.

L'homme répondit : Ah bien !... c'est très-bien.

Il lui tendit la main, et fit un demi-tour comme pour continuer sa promenade. Joseph égaré prit le courage de marcher à côté de lui. Malheureusement il n'avait pas l'esprit assez libre pour s'expliquer cet accueil et voir que cette brusquerie de son cousin cachait autant d'embarras et de timidité véritable qu'il en éprouvait lui-même, mais seulement qu'elle changeait de forme chez un homme mal élevé, déjà mûr, pourvu de ce ventre et de ces épaules favoris.

Michel Lagache reprit encore une fois :

— C'est très-bien... Vous êtes venu nous voir... Ma mère n'est pas ici, mais elle ne tardera pas à revenir... Quelle heure est-il ?

Il tira sa montre toujours fumant et toujours marchant ; Joseph fit un effort pour se mettre à l'aise, et nourrir une conversation banale telle qu'il l'eût provoquée avec le premier venu. L'entretien roula sur des matières commerciales ; le cousin répondait brièvement, d'un ton détaché, et de temps en temps, promenait un regard du haut en bas sur les habits de Joseph, fort simples, mais dont la nouveauté semblait l'étonner. Joseph, qui le devinait, glissa quelques mots sur la tenue obligée du voyage et le désordre où il était. Il s'aperçut seulement alors qu'il avait les cheveux longs et bouclés comme on les portait à Paris, et ne sut comment s'en justifier.

— Voyez-vous, lui dit Michel, nous autres, ici, nous sommes sans façons, tout ronds. Je vais sur le port comme vous me voyez. Nous sommes trop occupés pour songer à notre toilette, et puis il fait trop chaud, dans ce pays-ci... Fumez-vous ?

Joseph n'en avait guère envie ; mais, eut-il dû en mourir :—Volontiers, dit-il pour prendre contenance et gagner du temps.

Le cousin Michel lui présenta une grosse pipe, la lui bourra comme il put,

et ils continuèrent à se promener. Cependant le temps passait, la promenade s'allongeait, et Joseph, quoique attaché de toutes ses forces à la conversation, voyait passer comme dans les vapeurs d'un rêve les bordures de buis des plates-bandes mal dessinées et quelques hautes tiges de tournesols où bourdonnaient les guêpes sous le feu du soleil.

Enfin la servante vint dire que madame arrivait, et Michel laissa Joseph à l'entrée du vestibule. Mme. Lagache, arrivant de sa campagne en chapeau de paille et des pannières à la main, sortit de derrière une porte et s'écria :— Ah ! c'est toi, Joseph ?

Joseph se précipita dans ses bras et dit, en montrant une petite fille de treize à quatorze ans :—Voici sans doute ma cousine ;— et il l'embrassa à son tour.

— Ah ! dit la tante ; eh bien ! te voilà ; j'étais à la campagne. La fille m'a dit : C'est un jeune homme de Paris. J'ai tout de suite pensé... Entre, entre ; veux-tu te rafraîchir ?

On passa dans la salle ; Mme. Lagache poussa Joseph sur une chaise et se mit à ses côtés.

— Ah ça ! as-tu fait un heureux voyage ? Comment se porte ta mère ? et pourquoi n'est-elle pas venue ? Nous l'attendions.

Ces questions, faites coup sur coup, d'une voix haute et perçante, devaient pour le moins surprendre quelqu'un qui n'était jamais sorti de Paris et qui n'y avait jamais entendu crier que les colporteurs dans la rue. Joseph répondit comme il put. Chaque phrase de la tante était en outre entrecoupée d'un soupir bruyant, d'un *ah !* prolongé, espèce d'expiration satisfaite qui tenait de la place dans le discours, l'aidait à trouver la phrase suivante sans le laisser languir, et qui témoignait du moins de sa bonne volonté. Cependant il y eut encore des poses mortelles plus sensibles à Joseph qu'à personne ; entre autres, à un certain moment, la tante poussa un *ah !*... et regarda parla fenêtre du jardin.

— Il fait bien chaud, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Joseph ; j'ai beaucoup souffert de la chaleur en route.

Il se mourait en effet du besoin de changer de linge et de quitter sa chaussure qui le blessait.

— Etienne est à l'entrepôt, mais il va venir. Veux-tu boire ? Marion, donnez-lui un verre d'eau et de vin ; c'est rafraîchissant.

Joseph n'avait pas soif ; il s'excusa.

— Je ne t'écoute pas ; bois, tu t'en trouveras bien.

Il fallut boire le verre qu'on avait apporté. Mme. Lagache reprit haletante.

— Ah ça ! voyons, que fais-tu maintenant. A quoi t'occupes-tu ? Gagnes-tu bien quelque chose ? Ton père t'a fait étudier, à ce qu'il paraît ? C'était son idée ; mais enfin ça rapporte-t-il ? Es-tu content ? Que fait ta mère ? Etes-vous bien dans vos petites affaires ?

Des écuilles tombèrent des yeux de Joseph. Sa tante venait de parler comme s'il descendait des nues, sans qu'on eût jamais écrit ni rien proposé, ni même entendu parler de lui. Il en fut confondu sans y rien comprendre. Comment en effet pénétrer d'un coup ces contradictions et ces mystères du cœur humain que l'observation la plus longue parvient à peine à percer ? Comment deviner en un instant que la veuve Lagache, qui ne savait ni lire ni écrire, avait pu céder, dans un moment d'effusion, à certains attendrissements qui n'engagent à rien, et qui, sans rien coûter, ont pourtant tout le mérite d'un bon mouvement ; enfin qu'un des traits de son caractère fut d'offrir d'autant plus qu'elle avait moins envie de donner ? Comment s'expliquer que M. Belliard, par zèle et par amplification gasconne, avait embelli les dispositions de la famille dont les invitations répétées n'étaient qu'une habitude de fausse cordialité de province et de ces promesses échappées quand on est loin de l'accomplissement ? Comment reconnaître qu'on ne peut juger par une lettre que du moment où cette lettre a été écrite, surtout dans une maison occupée de ses intérêts journaliers, à cent cinquante lieues de là ? Les tendres épîtres des cousins avaient tenu précisément à certaines circonstances passagères ; et même ne contenaient que les lieux communs de quelqu'un qui ne sait que dire et qui exagère. Au fond ils étaient aussi peu inquiets que mal informés de l'état de Quesnel, et Mme. Lagache surtout y avait pris assez peu de part pour en venir à de pareilles questions, croyant donner au contraire une preuve de grande sollicitude.

Joseph épouvanté répondit :

— Mais vous êtes bien bonne, ma tante ; tout va assez bien, Dieu merci !

— Ah ! allons, bien... Brigitte, va chercher Michel. Que diable, il faut qu'il voie son cousin, qu'ils fassent connaissance... Il ne vient pas à Bordeaux tous les jours.

La petite Brigitte ne fit qu'un bond jusqu'au jardin. En même temps, Mme. Lagache recommandait à la servante d'aller prier à dîner deux ou trois amis.

Je leur dois une politesse, dit-elle en se levant, et tu arrives à propos ; ils dîneront avec nous par la même occasion... Tu permets ?

Elle passa dans le corridor qui menait à la cuisine. Joseph jeta un premier coup-d'œil autour de lui dans la salle où il était : c'était une grande pièce de rez-de-chaussée, tapissée d'un grossier papier où l'on voyait représenté quatre ou cinq cents fois le même sujet d'un berger jouant de la flûte à côté d'une bergère qui filait parmi ses agneaux. Ce papier, capable d'altérer à la longue un tempéramment un peu délicat, était de cette sale couleur jaunâtre qui porte le nom de la rouille, nuancée en camaïeu ; la monotone n'en était relevée que par des clairs laissés en blanc sur le nez et les mains des person-